

LA

FILLE UNIQUE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Balisson

De MM. de Rougemont, St.-Amand et Armand Ob...

H

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,

LE 24 OCTOBRE 1831.



PRIX : 1 FR. 50 C.



Paris.

BEZOU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.

1831

PERSONNAGES.

BONNARD, médecin.

EMMA, sa fille.

ÉDOUARD, } ses fils.
EUGÈNE, }

BOULIN.

MADAME LAMBERT.

FINOT.

UNE NOURRICE.



ACTEURS.

M. DORMEUIL.

M^{lle} AGLAÉ.

M. AUGUSTE.

M. VICTOR.

M. SAMSON.

M^{me} THÉODORE.

M. PALAISEAU.

La scène se passe à Paris.

LA FILLE UNIQUE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon ; l'entrée principale au fond.

SCENE PREMIERE.

M. BONNARD, MADAME LAMBERT.

BONNARD.

Eh bien ! ma charmante cousine, comment trouvez-vous ma femme, ce matin ?

MADAME LAMBERT.

Encore bien faible, docteur ; mais pourtant mieux que ces jours derniers.

BONNARD.

J'ai eu des craintes sérieuses ; cet événement l'a affectée à un point !... Aussi, pour lui épargner des souvenirs trop pénibles, je ne me suis pas borné à quitter la Chaussée d'Antin pour le faubourg Saint-Honoré... j'ai voulu encore changer mon personnel.

MADAME LAMBERT.

Comme une excellence qui emménage... mais là, docteur, êtes-vous bien sûr que ce pauvre Édouard soit mort ?

BONNARD.

Les lettres que j'ai reçues de la Havane ne me laissent aucun doute... Un enfant si intéressant... dont les études m'avaient fait tant d'honneur !... qui semblait appelé à me succéder dignement !

MADAME LAMBERT.

Et ce n'est pas peu dire... car, Dieu merci, votre réputation est bien établie.

BONNARD.

Ma réputation, sans doute, mais ma fortune ?

MADAME LAMBERT.

Votre clientèle est superbe.

BONNARD.

Oui, j'ai beaucoup de malades... mais des charges, une fille à marier, de la représentation, le cabriolet de rigueur.

MADAME LAMBERT.

Voilà... du charlatanisme.

BONNARD.

Ne faut-il pas en revenir toujours là ?

AIR des Scythes.

Il éblouit, et le talent lui-même
 Doit rechercher ses effets protecteurs.
 Frapper les yeux est un fort bon système,
 Voyez plutôt tous nos anciens docteurs. (*bis.*)
 Ils imposaient par leur mise caduque;
 Mais, autres temps, autres mœurs! en effet,
 Ce qu'ils devaient jadis à leur perruque,
 Moi, je le dois à mon cabriolet. (*bis.*)

SCENE II.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA.

Ma cousine, on vient de me dire que vous étiez ici, et j'ai quitté ma leçon de piano pour venir vous embrasser.

MADAME LAMBERT.

La voilà, cette chère Emma : mais voyez donc, de jour en jour plus jolie ; docteur, il faut absolument nous marier cet enfant-là.

BONNARD.

La marier!... et le moyen? Mademoiselle rejette tous les partis qui se présentent.

EMMA.

Ah! ma cousine, je vous en fais juge... Croiriez-vous qu'on voulait me faire épouser M. Dangeot, ce vieux banquier?

MADAME LAMBERT.

Tu serais à présent une riche veuve.

EMMA.

Est-ce qu'on peut deviner cela?

BONNARD.

Songez donc que tu as bientôt dix-neuf ans.

EMMA.

Eh! mon Dieu, je le sais bien... voilà deux ans que vous me le dites.

MADAME LAMBERT.

Ne la grondez pas : peut-être avons-nous quelque secret... Je m'en charge.

BONNARD.

Soit, je vous laisse... Adieu, cousine. (*à Emma, en l'embrassant.*) Quand te verrai-je raisonnable et mariée?

AIR du Siège de Corinthe.

Loin de vous mon devoir m'appelle,
 A sa voix je dois obéir ;

Mais je vais redoubler de zèle,
Pour être enfin tout au plaisir.

MADAME LAMBERT.

A vos cliens rendez visite ;
Mais un mot, un seul mot suffira.
Chez vous après revenez vite,
Et tout le monde y gagnera.

ENSEMBLE.

Loin de vous le devoir m'appelle,
nous l'appelle,

A sa voix je dois obéir ;
il doit

Mais je vais redoubler de zèle
il va

Pour être enfin tout au plaisir.

(*Bonnard sort.*)

SCENE III.

MADAME LAMBERT, EMMA.

EMMA.

Mariée!... Je ne demande pas mieux ; mais le moyen ?

MADAME LAMBERT.

C'est de prendre un mari.

EMMA.

En effet, c'est bien facile?...

MADAME LAMBERT.

La preuve, c'est qu'il se fait des mariages tous les jours...
Là, franchement, tu n'aimes donc personne ?

EMMA.

Ah ! mon Dieu ! non, personne ; il y a bien un jeune
homme...

MADAME LAMBERT.

Allons donc !

EMMA.

Mais je ne sais si je dois vous dire...

MADAME LAMBERT.

Dis toujours ; nous autres veuves, nous sommes de bon conseil.

EMMA.

C'était au dernier bal de madame Vambelle : un jeune
homme de province, mais ayant des façons toutes parisiennes ;
il m'a invitée à danser plusieurs fois de suite, et à la dernière
contredanse, pendant la chaîne anglaise, il m'a serré la main.

MADAME LAMBERT.

Tu t'es fâchée ?

EMMA.

Non ; j'ai ri comme une folle, parce que, en me regardant, il a manqué de tomber ; et puis il me faisait un mal, il me serrait d'une force... C'est un jeune homme plein de douceur... depuis ce jour-là, je ne l'ai pas revu.

MADAME LAMBERT.

Et te plaisait-il ?

EMMA.

Comme cela...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Son air sent un peu la province ;
Il est complaisant à l'excès :
Je crois son esprit assez mince...

MADAME LAMBERT.

C'était un mari fait exprès.

EMMA.

De mes désirs toujours esclave,
J'aurais pu le bien diriger.

MADAME LAMBERT.

Mais il s'est conduit en faux brave,
Qui fuit au moment du danger.

SCENE IV.

LES MÊMES, FINOT.

FINOT.

Mam'zelle ! mam'zelle !

EMMA.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME LAMBERT.

C'est Finot, votre nouveau domestique.

FINOT.

Moi-même, qui viens, de la part de madame, prier mademoiselle de passer chez elle, parce que madame étant au lit...

EMMA.

J'y vals.

MADAME LAMBERT.

Eh bien ! Finot, croyez-vous que votre service conviendra à ma cousine ?

FINOT.

Dam !... madame, elle m'a fait l'effet d'avoir été enchantée, rien qu'en me voyant ! Quant à moi, c'n'est pas pour dire, je

suis déjà assez content d'elle... d'abord, j'ai vu toute d'suite qu'elle n'haïssait pas de jaser, et ça m'va.

MADAME LAMBERT.

Avant de juger vos maîtres, Finot, il faudrait les respecter.

FINOT.

Ça n'empêche pas, madame, on les respecte et on jase.

MADAME LAMBERT, à Emma.

Viens, Emma, viens. (Elles sortent.)

SCENE V.

FINOT, seul.

Oh ! ben sûr que je me plairai mieux ici que dans mon autre condition. M. Bonnard est un bon homme ; sa femme est malade, mais comme c'est lui qui la traite, ça ne peut pas être long ; mademoiselle est gentille, elle s'marira, c'est sûr, et bientôt il y aura du plaisir et du profit.

SCENE VI.

FINOT, BOULIN.

BOULIN, entrant.

M. Bonnard ?

FINOT.

C'est ici, monsieur.

BOULIN.

Annoncez-moi, s'il vous plaît ; M. Boulin.

FINOT, l'examinant.

Hein?... M. Boulin, de Caen... un cannaï... le neveu de mon ancien maître !

BOULIN, le reconnaissant.

Comment, c'est toi, Finot ? par quel hasard te trouvé-je ici ?

FINOT.

Je suis au service de M. Bonnard.

BOULIN.

Du docteur?... parbleu ! cela se rencontre à merveille ; tu vas me donner des renseignements sur lui.

FINOT.

Impossible, monsieur.

BOULIN.

Pourquoi ? depuis que tu as quitté le chef-lieu du Calvados, serais-tu devenu discret, par hasard ?

FINOT.

Non, monsieur, Dieu merci ; mais que voulez-vous que je vous apprenne ? il n'y a qu'un quart-d'heure que je suis ici. •

BOULIN.

Je disais aussi...

FINOT.

Ah! çà, vous ne connaissez donc pas monsieur Bonnard?

BOULIN.

Si fait!... c'est-à-dire, nous ne sommes pas intimement liés, je crois même qu'il ne me connaît pas du tout, lui; mais j'ai vu quelquefois sa femme, sa fille, dans le monde.

FINOT.

Ah! çà, pourquoi que vous prenez des renseignemens?

BOULIN.

Écoute, Finot; tu es un bon garçon... je puis me fier à toi... tu sais, ou tu ne sais pas, que mon oncle... mon respectable oncle Duclos, de qui je tiens tout, veut absolument que je me marie ou que je prenne un emploi... C'est son idée, à ce cher homme! Il est charmant, mon oncle; il croit qu'à Paris les femmes et les places... on n'a qu'à se baisser... Encore les places, on en trouve... par exemple, tiens, on m'offre en cas de guerre, un fort joli emploi dans les fourrages... existence assurée.

FINOT.

Pourquoi que vous n'acceptez pas?

BOULIN.

Ah! voilà... tant qu'il n'est question que des appointemens, ça va encore, mais c'est le travail... c'est ce diable de travail... Enfin, puisqu'il faut que je sacrifie ma liberté, de deux grands inconvéniens je choisis le moindre... et je prends une femme; seulement, je tiens essentiellement à épouser une fille unique: remarque bien, je te prie, que je dis... essentiellement.

FINOT.

Oui, monsieur, j'entends bien.

BOULIN.

Mais c'est comme un fait exprès; dès que je me risque dans une famille, je suis tout étonné de voir arriver à la file une ribambelle de sœurs, frères ou beaux-frères, qui n'en finit plus. Quelquefois, ce sont des veuves... et comme on les rencontre toutes seules dans le monde, on s'imagine... n'est-ce pas?

FINOT.

Oui, oui, monsieur.

BOULIN.

Oui... eh bien! non, elles ont des enfans... ça m'est encore arrivée dernièrement... une veuve très gentille, de la fortune, mais deux mioches, deux bambins jouissant de la meilleure santé. Quand j'ai appris cela... votre serviteur très humble; j'ai tiré ma révérence.

FINOT.

Pourtant, c'est si agréable d'avoir des parens!

BOULIN.

Oh ! je sais bien ce que tu vas me dire.

AIR du Château perdu.

Entre parens il n'est qu'une espérance,
 Car chacun d'eux reçoit également
 Ce que le ciel en commun leur dispense ;
 Et j'en conviens, ce partage est charmant.
 Est-ce un plaisir, il sourit davantage ;
 Est-ce un chagrin, il semble plus léger.
 Mais un beau jour survient un héritage,
 Il est alors moins doux de partager.

FINOT.

Il n'y a qu'en Normandie qu'on raisonne de cette force-là.

BOULIN.

Mais, non ; je t'assure qu'à présent on calcule très bien aussi dans la capitale. J'ai donc rencontré plusieurs fois dans le monde mademoiselle Bonnard, j'ai pris quelques informations, et j'ai acquis la certitude que cette intéressante personne possède toutes les qualités que je désire ; la principale surtout.

FINOT.

Fille unique !

BOULIN.

Fille unique ! tu y es... Tu as de l'intelligence, Finot.

FINOT.

C'est ce que m'a dit monsieur votre oncle, le jour où je l'ai quitté.

BOULIN.

De plus, le père est une supériorité médicinale ; c'est pourquoi, voulant m'assurer de la vérité, je viens le consulter sous le prétexte de maladie. Tandis que je vais le faire jaser, toi, Finot, tu interrogeras les domestiques, s'il y en a.

FINOT.

Oui, parce que s'il n'y en avait pas...

BOULIN.

Tu ne pourrais pas les interroger, c'est parfaitement juste ; mais j'y pense ; dans tous les cas, n'avons-nous pas le portier ?

FINOT.

Non, c'est une portière.

BOULIN.

Raison de plus.

FINOT.

Oui, parce que, comme dit la chanson :

C'est notre portière

Qui sait tout,

Qui voit tout, etc.

Pourvu qu'elle soit à sa loge... allons-nous en savoir !

SCENE VII.

BONNARD, BOULIN, FINOT.

BONNARD; *il parle au-dehors.*

Plus tard, après déjeuner, je ferai mes autres visites. (*Il voit Boulín.*) Que désire monsieur ?

FINOT.

Not' maît', c'est un malade qui vient vous consulter.

BONNARD.

C'est bien, donnez des sièges et laissez-nous. (*Finot obéit, et sort en faisant des signes à Boulín. — à Boulín.*) Mes soins vous sont nécessaires ?

BOULIN.

Oui, docteur, et je ne doute pas que votre talent ne soit à la hauteur de ma maladie.

BONNARD.

Trop bon, en vérité. (*Ils s'asseyent.*) Qu'est-ce que nous ressentons ?

BOULIN, *embarrassé.*

Ce que nous ressentons ?

BONNARD.

Oui, les symptômes ?

BOULIN.

Monsieur, c'est une espèce de... je ne sais comment vous exprimer cela... c'est une espèce d'irritation... langoureuse.

BONNARD.

Système nerveux.

BOULIN.

Justement, ce qui fait que sans être précisément malade, on n'est pas précisément bien portant ; cela fait qu'on n'est jamais sûr de sa santé.

BONNARD.

Nous sentons-nous des forces ?

BOULIN.

Je ne suis pas un alcide, mais...

BONNARD.

L'appétit ?

BOULIN.

Ça varie ; il y a des momens où j'en ai beaucoup !... je mange ! je mange !... et puis après je n'en ai plus du tout.

BONNARD.

Le sommeil ?

BOULIN.

Le soir... oui, je me couche, je dors, je dors bien !.. mais le matin, une fois que je suis réveillé, impossible de me rendormir.

BONNARD.

Tout cela est assez rassurant.

BOULIN.

Vous trouvez, docteur ?

BONNARD.

De la distraction... beaucoup de distraction, il ne vous faut pas autre chose; une société gaie... pas de faubourg Saint-Germain.

BOULIN.

Docteur, si vous guérissez vos malades avec des sociétés aimables, vous devriez alors prendre des pensionnaires. (*à part.*) Pas maladroit, vu la circonstance.

BONNARD.

Trop honnête... Y aurait-il de l'indiscrétion à demander le nom de monsieur ?

BOULIN.

Boulin... Boulin de Caen.

BONNARD.

Boulin de Caen... je connais beaucoup votre famille... Vous êtes parent de Duclos, l'ancien homme de loi ?

BOULIN.

Je suis son neveu.

BONNARD.

Son neveu... c'est juste, il avait épousé une Boulin... Vous voyez en moi son plus ancien ami; je l'ai connu au collège.

BOULIN.

C'est du bonheur, il n'y est resté que huit jours.

BONNARD.

Ce cher Duclos! et comment se porte-t-il ?

BOULIN.

A merveille!

BONNARD.

Il faut venir nous voir, jeune homme! venir très souvent; le neveu de mon meilleur ami doit se regarder ici comme chez lui.

BOULIN, *à part.*

Par métaphore!

BONNARD.

Je suis fâché... ma femme est légèrement indisposée, sans cela, je me serais fait un plaisir de vous présenter à elle.

BOULIN.

J'ai déjà l'honneur de connaître vos dames.

BONNARD.

Bah!

BOULIN.

Madame Bonnard, femme très spirituelle et fort respectable; mademoiselle Bonnard, jeune personne charmante, parfaitement élevée.

BONNARD.

Que voulez-vous, quand on n'a qu'une fille...

BOULIN, *cherchant à s'assurer.*

Plaît-il?

BONNARD.

Je dis quand on n'a qu'une fille...

BOULIN, *enchanté, à part.*

Il l'a dit deux fois.

BONNARD.

Il est naturel d'avoir un faible pour elle.

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Combien de qualités elle a !
C'est au point que je m'en étonne ;
Rien de plus doux que mon Emma,
De plus gentil que sa personne ;
Elle a tout appris sans efforts :
Histoire, peinture, musique,
Danse, géographie.

BOULIN.

Alors,

C'est vraiment une fille unique. (*bis.*)

BONNARD.

Comme vous dites, je l'aurais mariée vingt fois pour une, mais je veux choisir.

BOULIN, *à part.*

Pourvu qu'il ne soit pas trop difficile.

BONNARD, *à part.*

Si je pouvais... le père Duclos est riche, il n'a pas d'autre héritier... excellent parti pour Emma !

SCENE VIII.

LES MÊMES, MADAME LAMBERT.

MADAME LAMBERT.

Docteur!... docteur, venez vite... votre femme... il vient de lui prendre une faiblesse.

BONNARD.

Encore!... la troisième d'aujourd'hui!

BOULIN, *à part.*

Pourvu que ça ne soit pas une maladie de famille ?

BONNARD.

J'y cours! pardon, mais le devoir avant tout... Cousine, ayez la bonté de me remplacer auprès de monsieur.

MADAME LAMBERT.

Volontiers, docteur. (*Elle le reconnaît.*) Que vois-je !
M. Boulin ?

BOULIN, *à part.*

Ma veuve aux mioches!

BONNARD, *à madame Lambert.*

Vous le connaissez ?

MADAME LAMBERT, *souriant.*

Beaucoup.

BONNARD.

Tant mieux, parce que ma fille et ce jeune homme... elle a tant manqué de mariages! plus tard, cousine, nous parlerons de tout cela. (*à Boulin.*) Je suis à vous dans l'instant.

SCENE IX.

BOULIN, MADAME LAMBERT.

BOULIN.

Nous voilà seuls, c'est ici qu'il faut de l'adresse.

MADAME LAMBERT.

Savez-vous, monsieur, que je devrais être courroucée contre vous ?

BOULIN.

Contre moi, belle dame !

MADAME LAMBERT.

Comment ? me faire consentir à vous recevoir, me rendre assidûment quelques visites, et puis disparaître tout d'un coup, sans que je puisse m'expliquer les motifs !...

BOULIN.

Vos petits enfans sont toujours en bonne santé ?

MADAME LAMBERT.

Toujours.

BOULIN.

Eh bien ! moi, j'ai été malade, et voilà justement le motif.

MADAME LAMBERT.

Monsieur Boulin, vous connaissez ma cousine?... on vous avait dit qu'elle était ma parente, que j'avais quelque influence sur son père, et vous vous êtes fait présenter chez moi afin de solliciter ma protection... Allons, je me fâche si vous n'en convenez pas.

BOULIN.

Ne vous fâchez pas, je conviendrai de tout ce que vous voudrez.

MADAME LAMBERT.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Voyez l'amour-propre de femme,

Un instant j'ai douté, je croi,

Si cet aveu de votre flamme
 Était pour une autre ou pour moi.

BOULIN.

Mais cette erreur, je la concois.

MADAME LAMBERT.

Non, je rougis de ma folie ;
 Peut-elle encore m'occuper ?

BOULIN.

Je désignais la plus jolie,
 Et vous deviez vous y tromper. } *bis.*

(*à part.*) Tiens, pas mal !... j'ai vraiment de l'esprit au-
 jourd'hui ; on a des jours !

MADAME LAMBERT.

Vous avez feint une maladie pour avoir accès dans la mai-
 son.

BOULIN.

Vous ne me trouvez donc pas l'air malade ?

MADAME LAMBERT.

Vous avez le teint d'une fraîcheur...

BOULIN.

Ce diable de teint, je ne peux pas m'en défaire.

MADAME LAMBERT.

Et que vous a dit M. Bonnard ?

BOULIN.

Dans une première visite, vous sentez que je n'ai pas osé dé-
 clarer à la fois mon amour et ma maladie.

MADAME LAMBERT, *souriant.*

Monsieur n'a pas toujours été aussi discret, et certains coups
 d'œil, certains seremens de mains...

BOULIN.

Comment vous savez ?...

MADAME LAMBERT.

Je sais qu'on n'a pas pour vous une haine bien prononcée.

BOULIN.

Il se pourrait ! heureux Boulon ! Ah ! ça, ne confondons pas,
 c'est bien mademoiselle Emma, la fille du docteur ?

MADAME LAMBERT.

Il n'a que celle-là ?

BOULIN.

Il n'a que celle-là, uniquement que celle-là ? J'en suis fou !..

MADAME LAMBERT.

Voulez-vous que je parle à mon cousin ?

BOULIN.

Quoi ! vous seriez assez bonne...

MADAME LAMBERT.

Restez ici. Le docteur est auprès de sa femme, je vais le trouver. C'est l'affaire d'un moment.

AIR : *Au plaisir, à l'amour.*

Le succès est certain,
Je connais ce bon père ;
Avant peu, je l'espère,
Vous serez mon cousin.

Voyez pourtant comme je suis aimable,
Ce tendre cœur, je croyais l'obtenir ;
De cette erreur c'est moi qui suis coupable,
Et je veux bien ne pas vous en punir.

BOULIN, *lui baisant la main.*

Que de bonté!

ENSEMBLE.

MADAME LAMBERT.

Le succès est certain,
Je connais ce bon père ;
Avant peu, je l'espère,
Vous serez mon cousin.

BOULIN.

Mon bonheur est certain,
Si dans ce jour prospère
Une épouse si chère
Me vient de votre main.

(*Madame Lambert sort.*)

SCENE X.

BOULIN, puis ÉDOUARD.

BOULIN.

Allons ! allons ! voilà l'affaire en bon train. (*Il aperçoit Édouard.*) Un étranger ! qu'est-ce que c'est que ça ?

ÉDOUARD, *à lui-même.*

Pas un visage de connaissance ; je me trompe sans doute. (*d Boulin.*) Je viens de l'ancien logement de M. Bonnard, on m'a indiqué celui-ci, et...

BOULIN.

On ne vous a pas trompé. (*d part.*) Serait-ce un malade, ou bien un amoureux ? je crois plutôt que c'est un amoureux ; l'âge, le physique... (*haut.*) Monsieur désire parler au docteur ?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur.

BOULIN.

Il est absent pour le moment. Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire...

ÉDOUARD, *souriant*.

Non, monsieur, j'attendrai.

BOULIN.

A votre aise, monsieur; ce sera peut-être un peu long, vu qu'il est sorti pour affaire majeure.

ÉDOUARD.

En son absence, ne pourrais-je au moins parler à ma... à madame Bonnard?

BOULIN.

Impossible! elle est malade.

ÉDOUARD, *vivement*.

Malade!

BOULIN.

Indisposée.

ÉDOUARD, *à part*.

Ah! si je ne craignais pas que ma présence lui causât une trop vive émotion... Non, décidément, il vaut mieux que j'attende. (*à Boulín.*) Il paraît que monsieur est un ami de la maison?

BOULIN.

Oui, monsieur, ami, très ami! intime, j'oserai dire, et peut-être encore quelque chose de plus!

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

BOULIN, *à part*.

Voyons comment il prendra cela. (*haut.*) Vous n'ignorez pas que le docteur a une fille...

ÉDOUARD.

Charmante! le meilleur caractère... d'une douceur, d'une bonté angéliques.

BONNARD, *à part*.

Comme il s'échauffe! (*haut.*) La jeune personne est en âge d'être mariée.

ÉDOUARD.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire une excellente femme de ménage, une épouse accomplie.

BOULIN, *à part*.

C'est un rival. (*haut.*) Eh bien! monsieur, je crois superflu de m'expliquer davantage.

ÉDOUARD, *vivement*.

Quoi, vous allez devenir l'époux de ma chère Emma?

BOULIN, *à lui-même*.

Sa chère Emma! c'est positif, j'espère.

ÉDOUARD.

Et dites-moi, les choses sont bien avancées ?

BOULIN, *appuyant*.

Très avancées.

ÉDOUARD.

Le contrat est-il signé ?

BOULIN.

Pas encore ; mais...

ÉDOUARD, *d lui-même*.

Ah ! tant mieux ! je cours chez madame Lambert la prier de m'annoncer, et je reviens aussitôt qu'il me sera permis de paraître. (*d Boulin, en lui tendant la main.*) Nous nous reverrons, monsieur, nous nous reverrons plus tôt que vous ne pensez.

BOULIN, *à part*.

C'est cela... provocation. (*haut en appuyant.*) Quand vous voudrez ! (*regardant Édouard qui s'apprête à sortir.*) Ça l'intimide, quoique ça. Il s'en va.

ÉDOUARD, *s'arrêtant*.

Ah ! j'y songe...

BOULIN, *surpris de le revoir*.

Encore !

ÉDOUARD.

Promettez-moi de ne rien terminer avant mon retour.

BOULIN.

Il est joli, celui-là.

ÉDOUARD.

AIR : *J'ai de l'argent*.Au revoir ! (*bis.*)

Ce jour comble mon espoir.

Au revoir ! (*bis.*)

Attendez jusqu'à ce soir,

Ensemble nous serons là.

BOULIN.

(*à part.*)

Fort bien. Compte sur cela.

ÉDOUARD, *à lui-même*.

Ah ! que ne puis-je déjà

Embrasser ma chère Emma !

BOULIN.

Sa chère Emma ! il y tient.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Au revoir, etc.

BOULIN.

Au revoir! (*bis.*)

Ce mot trouble mon espoir.

Au revoir!

Terminons avant ce soir.

(Édouard sort.)

BOULIN.

Oui, cours, cours; je t'attendrai aussi. Diable! il y a des amateurs. Au fait, fille unique, il n'y a pas que moi qui calcule... On vient... pas un mot de mon rival, et droit au but.

SCENE XI.

BOULIN, BONNARD, *une lettre à la main.*

BONNARD.

Comment, jeune homme, vous aimez ma fille et vous n'osez le dire à son père?

BOULIN.

Monsieur...

BONNARD.

Au surplus, cet amour-là ne devait pas long-temps rester un secret pour moi; et sans parler de madame Lambert qui vient de plaider votre cause avec toute la chaleur de l'amitié, je reçois à l'instant même une lettre de Caen.

BOULIN.

De mon oncle Duclos?

BONNARD.

Vous n'avez pas été aussi discret avec lui.

BOULIN.

Il a la bonté de vous' parler de moi?

BONNARD.

Écoutez. (*Il lit.*) « Mon vieil ami, j'apprends par mon neveu que tu as une fille charmante dont il est amoureux. Une alliance entre nos deux familles resserrerait les liens de notre ancienne amitié, et je suis persuadé que tu y consentiras de grand cœur; en conséquence, j'écris par le même courrier à Boulín... »

BOULIN.

La lettre est chez moi.

BONNARD.

« Je lui donne mon consentement, en le prévenant que si ce mariage manqué par sa faute, je lui retire sa pension et je le déshérite. »

BOULIN.

Enbâtarde, pour que cela fasse plus d'effet... et tout cela dans l'intention d'assurer mon bonheur. Il me déshérite! excellent oncle, ma reconnaissance égalera tes bienfaits. (*se frottant les*

mains.) Nous voici donc tous les trois d'accord... vous, mon oncle, et moi...

BONNARD.

Il reste encore une personne à consulter.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME LAMBERT, EMMA, *qui sont entrées déjà.*

MADAME LAMBERT.

Et je vous répons de son consentement. Emma connaît déjà monsieur Boulin, ils se sont vus chez madame de Vambelle.

BOULIN, *à part.*

J'étais bien sûr qu'elle m'avait remarqué.

BONNARD.

Ainsi donc, cette fois tu n'apporteras pas d'obstacle à mes désirs?

EMMA.

AIR : Vaudeville de la Sonnambule.

J'obéirai sans peine, je vous jure.

MADAME LAMBERT.

Vous le voyez, elle accepte un époux.

BOULIN.

Ajoutez, je vous en conjure,
Avec plaisir.

MADAME LAMBERT.

Que lui demandez-vous?

Faut-il donc que je vous l'apprenne?

D'un libre aveu fille a trop à rougir;

Mais lorsqu'elle obéit sans peine,

C'est qu'entre nous l'ordre lui fait plaisir.

BONNARD.

Mon notaire est à deux pas; écrivons-lui les noms des futurs, pour qu'il prépare le contrat, et demain... après-demain...

BOULIN.

Non, non, ce soir, ce matin même... il peut l'apporter et nous signerons, si toutefois mademoiselle veut bien le permettre.

EMMA.

Je n'ai d'autre volonté que celle de mon père.

BOULIN.

Charmante petite femme!... veuillez dicter, beau-père. (*Il s'assied.*)

BONNARD.

Vos noms... pour Emma, il suffira de l'acte de naissance.

BOULIN.

C'est juste. (*Il écrit.*)

BONNARD, *d Emma.*

Ma chère enfant ! je n'ai qu'un regret, c'est que ton pauvre frère ne puisse être témoin de ton bonheur.

BOULIN, *s'arrêtant tout d coup.*

Plait-il ?

BONNARD.

Rien... ce n'est rien, mon ami.

BOULIN.

Si fait !... si fait ! je m'intéresse singulièrement à tout ce qui vous touche... Vous parliez...

BONNARD.

De mon fils, de ce pauvre Édouard...

BOULIN.

Un fils !!! (*se levant.*) Voilà une plume détestable, impossible d'écrire avec. Et ce fils...

BONNARD.

Hélas ! il est mort !...

BOULIN.

Ah ! il est !.. pauvre jeune homme !.. Je crois que j'ai un canif dans ma poche.

BONNARD.

A peine reçu docteur après les études les plus brillantes, le désir d'observer la fièvre jaune l'a conduit à la Havane.

BOULIN, *s'essuyant les yeux.*

Je devine ! dévouement sublime ! père infortuné !...

BONNARD.

Ah !...

BOULIN, *achevant d'écrire.*

Voilà mes noms, prénoms, âge et qualités.

BONNARD, *appelant.*

Finot, Finot ! (*Finot paraît.*) Portez cette note à M. Rondeau mon notaire, et dites-lui que nous l'attendons.

BOULIN.

Oui, c'est pressé, très pressé. (*Le domestique sort.*) Enfin je vais donc épouser une fille unique !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE, *entrant.*AIR : *Ah ! quel plaisir.*Ah ! quel beau jour que le jeudi ! (*bis.*)On joue, on se promène,
Des écoliers il doit être chéri.BOULIN, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ce bambin-là ?

EUGÈNE.

Mais il faut reprendre sa chaîne,
Lorsqu'arrive le vendredi ;
On n'aurait dû composer la semaine
Que du dimanche et du jeudi.Ah ! quels beaux jours (*bis.*)
Que le dimanche et le jeudi ! (*ter.*)BOULIN, *à part.*

Il a des dispositions dans mon genre, le petit bonhomme !...

EUGÈNE, *à Bonnard.*

Bonjour, bon ami ; bonjour, Emma !

(*Il l'embrasse.*)

MADAME LAMBERT.

Voyons, monsieur, avons-nous été bien sage... avons-nous bien travaillé ?

EUGÈNE.

Je crois bien, j'ai la croix d'honneur !

BOULIN,

C'est fort bien, mon petit ami... il faut que la jeunesse soit laborieuse... le travail, je ne connais que ça.

EUGÈNE, *à lui-même.*

Qu'iens ! fait-il le capon ce grand-là !

BONNARD.

Je suis content de toi... j'aurais été contrarié de te voir en retenue ces jours-ci, et surtout le jour du mariage d'Emma.

EUGÈNE.

Comment, ma sœur se marie ?...

BOULIN, *étourdi du mot.*

Sa sœur ! Ah ! ça, c'est donc...

BONNARD.

Mon fils, que la domestique vient de ramener de sa pension.

(*d Eugène.*) Voyons, Eugène, embrasse donc ton beau-frère.

BOULIN:

Oui, embrassez donc votre... (*d part.*) Je ne pourrai jamais dire ce mot-là.

EUGÈNE, *d part, après l'avoir embrassé.*

A-t-il l'air bête!

BOULIN.

Mais, docteur, vous me disiez encore tout à l'heure je n'ai qu'une fille... je n'ai qu'une fille.

BONNARD.

Sans doute, je n'en ai qu'une.

BOULIN, *d lui-même.*

Imbécile! je n'ai qu'une fille... ça ne voulait pas dire je n'ai pas de garçon.

BONNARD.

C'est un charmant enfant! d'une gaieté, d'un enjouement...

BOULIN, *d part.*

Un petit vaurien, j'en suis sûr. Enfin, c'est égal... pour un...

BONNARD.

Avec cela, une santé de fer, jamais malade.

BOULIN, *d part.*

Dieu! que c'est heureux pour le beau-frère!

SCENE XIV.

LES MÊMES, FINOT.

FINOT, *accourant.*

Not' maît', le notair' va venir tout à l'heure; mais dites donc, il y a là, dans l'antichambre, une bonne grosse paysanne qui demande à vous parler.

BONNARD.

Ah! ah! c'est Catherine; elle arrive à propos: faites entrer, Finot.

FINOT.

Oui, not' maît'.

(*Avant de sortir il s'approche furtivement de Boulin.*)

FINOT, *bas à Boulin.*

Monsieur, monsieur, il y a du nouveau; nous avons un frère en pension.

BOULIN.

Merci!

FINOT.

Vous le savez?

BOULIN.

Depuis une heure.

FINOT.

C'est égal ; si j'apprends aut' chose, je tâcherai de venir tout de suite. (*au fond.*) Par ici, par ici !... v'là monsieur Bonnard.

SCENE XV.

BOULIN, BONNARD, EMMA, MADAME LAMBERT,
EUGÈNE, FINOT.

BOULIN, *à part.*

Profitons de l'occasion pour prendre l'air ; j'étouffe. (*haut.*) Docteur, c'est sans doute une consultation, je me retire.

BONNARD.

Du tout, vous n'êtes pas de trop, au contraire ; ne faut-il pas que vous fassiez connaissance avec toute la famille ?

BOULIN.

Hein ! comment ?... (*montrant la nourrice.*) Est-ce que madame ?...

BONNARD.

Madame est la nourrice.

BOULIN.

La nourrice ?

EUGÈNE.

Oh !... comme il est gentil, mon petit frère !

BOULIN, *à part.*

Encore un frère !... je sens une sueur froide...

EMMA.

Comme maman va être contente de le voir !

BONNARD.

Nous allons passer chez elle... Mon cher Boulin, vous permettez ? je profiterai de cela pour lui confirmer une nouvelle qui lui fera plus de plaisir encore.

EUGÈNE.

Le mariage de ma sœur ?

BOULIN, *à part.*

Est-il bavard, cet enfant-là !

BONNARD.

En même temps j'écrirai à votre oncle.

BOULIN, *vivement.*

Ne vous gênez pas... si vous avez quelque chose de plus pressé.

BONNARD.

Rien de plus pressé que votre bonheur, mon gendre.

BOULIN, *à part.*
 Mon gendre!... Il en a plein la bouche.

BONNARD.

Air des Danaïdes.

Venez tous, (*bis.*) madame Bonnard
 Du plaisir (*bis.*) doit avoir sa part ;
 Ce tableau (*bis.*) peut, en vérité,
 Lui rendre la santé.

BOULIN.

Que dois-je penser ?
 Quoi ! pour commencer,
 Deux garçons, une fille,
 C'est, je le prévois,
 Un père sournois...
 En a-t-il la famille ?

ENSEMBLE.

Venez tous (*bis.*)

(*Ils entrent tous chez madame Bonnard.*)

SCENE XVI.

BOULIN, *seul.*

A-t-on jamais vu!... un encore, passe... mais deux, deux!... me voilà bien ! Ce diable de contrat qu'on va m'apporter tout à l'heure... comment me tirer de là... comment... Si je trouvais un moyen ingénieux de forcer monsieur Bonnard à se rétracter, mon oncle Duclos ne pourrait pas alors me rendre responsable... C'est ça, cherchons d'abord le moyen ingénieux.

SCENE XVII.

BOULIN, FINOT.

FINOT.

Monsieur!

BOULIN, *préoccupé.*

C'est encore toi?... Laisse-moi, Finot ; je n'ai pas le temps de t'écouter.

FINOT.

Si fait ! si fait... c'est très intéressant, d'abord, ce que j'ai à vous dire.

BOULIN.

Oui ? Eh bien ! voyons, parle... mais dépêche-toi.

FINOT.

Voilà !.. vous ne savez pas ?

BOULIN.

Quelle question !... Puisque tu ne m'as encore rien dit, comment veux-tu ?...

FINOT.

Tout à l'heure nous avons un frère en pension, maintenant nous en avons un en nourrice.

BOULIN.

Tu as découvert cela, toi ? Il est charmant avec ses nouvelles.

FINOT.

Ah ! ça, comment donc que vous faites pour savoir tout ça ?

BOULIN.

Suffit, que je le sais... Il vient me déranger, là.

FINOT.

N' vous fâchez pas, j' m'en vas... j' men vas dire à madame Lambert qu'il y a là, dans l'antichambre, un jeune homme qui la demande.

BOULIN.

Un jeune homme ?...

BOULIN.

Oui ! un petit blond, qui est venu tantôt, et qui ressemble à un amoureux.

BOULIN.

Quelle idée ! je n'y pensais plus à celui-là... O Finot ! c'est ma bonne étoile qui t'amène et lui aussi... Le voilà mon moyen ingénieux.

FINOT.

Lequel donc, de moyen ?

BOULIN.

Va-t-en, vas vite dire à ton jeune homme que je l'ai deviné ; que je vais parler pour lui.

FINOT.

Mais, mousieur...

BOULIN

Tantôt il regrettait de ne pas embrasser sa chère Emma... tu l'embrasseras tout à ton aise, ta chère Emma. J'entends monsieur Bonnard ; va-t-en, te dis-je... va-t-en.

FINOT.

Je crois, ma foi, qu'il devient fou. *(Il sort.)*

BOULIN.

Le voilà ! vite... la figure de circonstance.

SCENE XVIII.

BOULIN , BONNARD.

BONNARD.

Allons, allons, tout va bien, mon cher Boulin, ma femme est enchantée du mariage de sa fille, et j'ai fait porter à la poste la lettre que j'ai écrite à votre oncle.

BOULIN.

A la poste? quoi, déjà?

BONNARD.

Ah! ça, qu'avez-vous donc, mon gendre? vous avez l'air mal à votre aise... embarrassé?

BOULIN, *d'un ton pénétré.*

Ah! monsieur, je suis le plus malheureux des hommes!

BONNARD.

Eh! bon Dieu! que vous est-il donc arrivé?

BOULIN.

Vous me voyez au désespoir!

BONNARD.

Comment!

BOULIN.

Je me flatte que vous aurez apprécié mes sentimens; Dieu merci, ce n'est pas l'intérêt qui a dicté mon choix; non, mademoiselle Emma a des frères, c'est vrai... elle n'en aurait pas que je l'aurais épousé tout de même; aussi devez-vous être convaincu de la grandeur du sacrifice. Mais l'honneur, la délicatesse... le fait est que j'ai un rival.

BONNARD.

Un rival?

BOULIN.

Aimé!... adoré peut-être.

BOULIN.

Qui vous l'a dit?

BOULIN.

Je l'ai vu.

BONNARD.

Où?

BOULIN.

Ici.

BONNARD.

C'est impossible.

BOULIN.

Je vous demande, pour toute satisfaction, l'union de ces deux tendres amans.

BONNARD.

Du tout, du tout!... ma parole est sacrée... et le contrat?

BOULIN.

Père estimable, je ne vous quitte pas que vous n'avez donné votre consentement au bonheur de mon rival... l'infortuné! il est là qui attend son sort, dans l'antichambre.. Allons, docteur, pourquoi trois malheureux, quand un seul peut suffire... je me me dévoue, unissez votre fille à celui qu'elle aime.

BONNARD.

Mais monsieur...

BOULIN, *l'interrompant.*

Vous êtes attendri!

BONNARD.

Comment?

BOULIN.

Je vous dis que vous êtes attendri... (*à lui-même.*) Allons, frappons les grands coups.

BONNARD.

Ah! morbleu... il y a là-dessous quelque malentendu, et nous allons voir si devant ces dames... (*Il appelle.*) Emma!... madame Lambert!...

BOULIN, *au fond.*

Venez, jeune homme, accourez dans les bras de celui que vous pouvez maintenant nommer sans crainte votre père!

SCENE XIX.

LES MÊMES, MADAME LAMBERT, EMMA, ÉDOUARD.

(*Au moment où madame Lambert et Emma sortent de l'appartement de madame Bonnard, Édouard paraît à la porte du fond.*)

BONNARD, MADAME LAMBERT, EMMA, *surpris à la vue d'Édouard.*
Que vois-je? Édouard!

ÉDOUARD.

Mon père!

BOULIN.

Mon père!... c'est cela... le gaillard entend son affaire.

(*Bonnard, madame Lambert, Emma, se jettent au cou d'Édouard.*)

BONNARD, *suffoqué par son émotion.*

Est-il possible!... Mes enfans... un fauteuil!... vite un fauteuil!...

EMMA et ÉDOUARD.

Mon père!

MADAME LAMBERT.

Mon cousin!

BONNARD.

La joie, l'émotion...

BOULIN.

Il se trouve mal !.. Tenez, docteur, respirez ces sels... (*Il lui offre un petit flacon.*)

BONNARD, *respirant les sels.*

Ce ne sera rien. Ce pauvre garçon...

MADAME LAMBERT, *d'Édouard.*

Si vous saviez que de chagrins vous nous avez causés à tous...

ÉDOUARD.

Si vous me revoyez, c'est un miracle... mille autres auraient péri à ma place. Chère Emma, je me félicite d'être arrivé à temps... Le contrat n'est pas encore signé?

TOUS.

Pas encore.

BOULIN.

Jeune homme, me croyez-vous insensible aux peines de l'amour ?.. Vous connaissiez mademoiselle Bonnard avant moi... elle vous aimait avant moi, tout me porte à croire qu'elle vous aime encore, et c'est vous quelle épousera.

ÉDOUARD.

Moi ?

BOULIN.

Vous-même.

ÉDOUARD.

Que j'épouse ma sœur ?..

BOULIN, *à lui-même.*

Sa sœur !..

BONNARD.

Oui, mon cher Boulin, c'est mon fils, c'est ce pauvre Édouard.

BOULIN.

Mon flacon, monsieur... rendez-moi mon flacon, s'il vous plaît. (*Il se laisse aller sur un fauteuil.*)

TOUS.

Qu'avez-vous ?

BONNARD.

Je devine, c'est la joie. Si vous saviez combien sa conduite est noble et généreusel... il était prêt à renoncer à ta main, ma fille, parce qu'il croyait que tu en aimais un autre... aussi c'est un motif de plus pour que je presse votre mariage... Heureux père !.. je me vois déjà, sur mes vieux jours, entouré de mes cinq enfans !

BOULIN, *se levant vivement.*

Comment cinq ? c'est quatre que vous voulez dire ?

BONNARD.

Pardon, cinq.

BOULIN.

Ah ! fort bien ; c'est que vous me comptez déjà ?

BONNARD.

Non, six en vous comptant.

BOULIN.

Six!..., pardon, il y a erreur dans le total... récapitulons... Monsieur (*montrant Édouard.*) que nous croyions mort, ou si vous aimez mieux, sur lequel nous ne comptions plus et qui revient... (*à part.*) On devrait défendre ces choses-là, mais enfin c'est comme cela. (*haut.*) Nous disons un, ma prétendue ici présente, et les deux mioches qui étaient là tout à l'heure!... de compte fait, et sauf erreur... je crois que c'est bien quatre.

MADAME LAMBERT.

D'accord... mais vous ne savez donc pas... :

BONNARD, *à madame Lambert.*

C'est qu'il ne sait pas. (*à Boulin.*) Ma femme...

MADAME LAMBERT.

Son indisposition...

BOULIN.

Hein?.. (*Bonnard lui parle bas à l'oreille.*) voilà le bouquet!.. (*à part.*) ah! par exemple... il en arrivera ce qu'il pourra... mais de ce coup-là, je vais lui déclarer positivement qu'il m'est impossible...

BONNARD, *à Édouard.*

A quoi pense-tu donc ?

ÉDOUARD.

Je pense que tout le monde n'a pas la délicatesse du beau-frère... Imaginez-vous qu'un de mes amis apprend en arrivant que le jeune homme qui faisait la cour à sa sœur, trouvant la fortune de sa future au - dessous des espérances qu'il avait conçues, veut rompre le mariage... mais nous y sommes bien résolus... il épousera, ou... (*faisant le geste de donner un coup d'épée.*)

EMMA.

Vous le tueriez!

ÉDOUARD.

Demandez au beau-frère si ce n'est pas juste.

BOULIN.

C'est de toute justice... Il faut qu'il épouse, ou... et je me mets parfaitement à sa place.

SCENE XX ET DERNIERE.

LES MÊMES, FINOT.

FINOT.

Monsieur! monsieur! le notaire vient d'entrer chez madame; il apporte le contrat de mariage.

BONNARD.

Allons parapher le bonheur de ces chers enfans.

BOULIN, *à lui-même.*

Il n'y a pas à dire, il faut sauter le pas.

FINOT.

Dites donc, monsieur... j'espère bien que vous n'allez pas signer, vous?...

BOULIN.

Pourquoi?

FINOT.

Pourquoi!.. ah! pour le coup, je vois bien que vous ne savez pas... Allons-nous manger des dragées après ce temps-ci!

BOULIN.

Va-t-en au diable avec tes nouvelles. (*à monsieur Bonnard.*)
Beau-père, je suis à vous. (*à part.*) Cinq beaux-frères, encore je dis cinq!.. qu'est-ce qui sait... le dernier, celui qu'on attend là-dans... ça n'a qu'à être deux jumeaux!.. avec ça que j'ai du bonheur! épousez donc une fille unique!

ENSEMBLE.

BOULIN.

AIR :

Pauvre Boulon, quelle folie!
C'est en vain que tu t'en défends;
Il faut, hélas! que je m'allie
À cette cohorte d'enfans.
Peut-on avoir autant d'enfans!

LES AUTRES.

Ah! combien ^{mon}_{son} ame est ravie!
Qu'il est heureux sur ses vieux ans,
Celui qui peut finir sa vie
Entouré de nombreux enfans!
Nos vrais amis sont nos enfans.

VAUDEVILLE FINAL.

BOULIN.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Autrefois, grace au droit d'aînesse,
Les cadets de bonne maison
Passaient leurs jours dans la détresse;
Un seul avait tout à foison :
Nos enfans sont égaux, je pense.
Ah! pour n'en affliger aucun,

Maintenir entre eux la balance,
 Et n'avoir pas de préférence,
 Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
 Sages parens, il n'en faut qu'un.
 Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
 C'est le plus sûr, il n'en faut qu'un.

MADAME LAMBERT.

Femmes, voulez-vous que sans cesse
 La médisance épargne vos appas ;
 Sur le chemin de la sagesse
 Redoutez le premier faux pas,
 Car c'est par lui que l'innocence
 Se prépare un sort trop commun ;
 Il conduit plus loin qu'on ne pense.
 Dites-vous bien, quand le danger commence :
 Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
 Prenez bien garde, il n'en faut qu'un.
 Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
 De la prudence, il n'en faut qu'un.

MONSIEUR BONNARD.

Pour mieux chasser la maladie
 Qui doit achever leurs destins,
 Nos malades font la folie
 De réunir deux ou trois médecins ;
 C'est beaucoup trop, en conscience,
 Un second même est importun ;
 Pourquoi ce surcroit de dépense,
 Quand pour terminer leur souffrance
 Il n'en faut qu'un ? (*bis.*)
 Je m'y connais, il n'en faut qu'un.
 Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
 Pour tout finir il n'en faut qu'un.

ÉDOUARD.

Vous, dont la jeunesse caduque
 Ne peut unir l'exemple à la leçon,
 Vous qui traitez Voltaire de perruque,
 Racine de... petit garçon,
 Déjà l'enthousiasme enrage
 De se trouver encore à jeun ;
 Donnez-lui donc un bel ouvrage,
 Petits géants, allons, courage !
 Il n'en faut qu'un. (*bis.*)

Pour nous convaincre il n'en faut qu'un.

Il n'en faut qu'un. (*bis.*)

C'est si facile! il n'en faut qu'un.

FINOT.

La coquett'rie est naturelle;
Aussi, quoi qu'elle ait des vertus,
En fait d'amans, un' demoiselle
Peut compter la douzaine, et plus,
Ell' peut donner avec mystère,
Des espérances à chacun;
Mais plus tard, ell' doit s'en défaire:
Car pour aller chez monsieur l'maire,

Il n'en faut qu'un. (*bis.*)

C'est de rigueur, il n'en faut qu'un.

Il n'en faut qu'un. (*bis.*)

Pour le moment il n'en faut qu'un.

EMMA, *au public.*

Quand nous finissons un ouvrage,
Que faut-il pour nous rendre heureux?
Des bravos, puisque c'est l'usage;
Jamais ils ne sont trop nombreux.
Que d'entre vous le moins sévère,
Saisissant l'instant opportun,
Donne le signal nécessaire
Pour entraîner la salle entière:

Il n'en faut qu'un. (*bis.*)

S'il est adroit, il n'en faut qu'un.

Il n'en faut qu'un, (*bis.*)

Allons, messieurs, il n'en faut qu'un.

20 11 63

FIN.